

La notion de cognition est particulièrement large et pose de nombreux problèmes aux linguistes. Cette étude a pour objectif d'observer les rapports que peuvent entretenir les structures syntaxiques et les structures cognitives, à partir de l'examen contrastif de certaines constructions spatiales en allemand et en français. Elle sera complétée par un bref aperçu de certaines variations de l'usage en français contemporain. Mais, auparavant, il convient de s'interroger rapidement sur ce que l'on peut entendre par cognition, puis d'examiner quelques grands courants se réclamant de la linguistique cognitive.

La cognition

La notion de cognition n'est pas un concept théorique homogène, ce qui est à l'origine de nombreuses ambiguïtés. Comme le dit Culioli³² : "A term like « cognition » shows itself to be dangerously ambiguous, for it is used to mental activity, to simulation, to a whole series of unverified simplifications : of representational activity to neuronal activity, to give but one example".

Le terme cognition désigne habituellement l'étude des mécanismes généraux de la construction des connaissances, et plus précisément « un ensemble de processus par lesquels s'élaborent les connaissances vraies, fausses ou approximatives »³³. La cognition est dite « **naturelle** » quand elle est considérée comme une fonction biologique du cerveau, ou « **artificielle** » lorsque l'élaboration des connaissances est établie par des machines (intelligence artificielle)³⁴. On retrouve cette opposition entre cognition « naturelle » et cognition « artificielle » dans certains mouvements représentatifs de la linguistique cognitive.

De quelques courants en linguistique cognitive :

En linguistique, le cognitivisme s'est développé à partir des années 1950 aux Etats-Unis avec les travaux de Chomsky. La linguistique cognitive connaît à l'heure actuelle un essor considérable non seulement aux Etats-Unis mais aussi en Europe. Néanmoins, cette appellation regroupe des tendances divergentes. On peut distinguer plusieurs courants.

³² Antoine CULIOLI, *Cognition and Representation in Linguistic Theory*, *Linguistic Theory*, Amsterdam/Philadelphia, Benjamins, 1995 (1^{ère} édit. 1980).

³³ Louis-Marie MORFAUX, Jean LEFRANC, *Nouveau vocabulaire de philosophie et des sciences humaines*, Paris, A. Colin, 2005, p. 82.

³⁴ Louis-Marie MORFAUX, Jean LEFRANC, *Nouveau vocabulaire de philosophie et des sciences humaines*, p. 82.

⁴ Noam CHOMSKY, *Aspects de la théorie syntaxique*, Paris, Le Seuil, 1971 (1^{ère} éd. The Massachusetts Institute of Technology, Cambridge, USA, 1967), p. 19. Paris, PUF, 1997, p. 1.

⁵ Noam CHOMSKY, *La nouvelle syntaxe*, Paris, Le Seuil, 1987 (1^{ère} éd. MIT, 1982), p. 83.

1/ Le cognitivisme initié par Chomsky

Il s'est développé en réaction contre le behaviorisme représenté notamment par Bloomfield et repose sur la théorie de l'innéisme. Il se caractérise par trois points principaux :

a/ La théorie générative et transformationnelle se propose d'élaborer non seulement une grammaire universelle, mais aussi un modèle de l'acquisition linguistique. Elle doit traiter « de processus mentaux dépassant de loin le niveau de la conscience actuelle ou même potentielle »³⁵.

b/ La grammaire universelle doit rendre compte de la faculté de langage que l'on peut considérer comme « un élément de l'héritage biologique humain »³⁶.

c/ Enfin, Chomsky pose comme hypothèse que le cerveau de l'homme ou de l'animal présente un fonctionnement analogue à celui d'un ordinateur.

« La faculté de langage peut être comparée à un réseau électrique fixe connecté à une boîte de commutateurs. Le réseau correspond aux principes invariants du langage, les commutateurs aux choix paramétriques qu'impose l'expérience. Une fois les commutateurs dans une certaine position on obtient le hongrois ; dans une autre position, ils donnent le japonais... »³⁷. Le langage a donc un ancrage biologique ; il a pour fonction d'exprimer la pensée et de transmettre des informations. En d'autres termes, les structures linguistiques correspondent à des structures mentales et ont un fondement biologique.

Pour Chomsky, la linguistique doit être une branche de la psychologie cognitive, qui, elle-même, est à rattacher aux sciences biologiques puisqu'elle a pour objet « le savoir linguistique d'individus particuliers qui est une réalité psychologique et, donc, neurophysiologique »³⁸.

2/ Autres mouvements cognitivistes

Dans les années 1970, en rupture avec la théorie chomskyenne, qui, centrée essentiellement sur la syntaxe, ne permettait pas de rendre compte de façon satisfaisante du sens, sont apparus d'autres courants représentés principalement aux Etats-Unis par Fodor, Jackendoff, Lakoff, Langacker, Talmy et en France par Petitot et Desclés notamment. C'est ainsi qu'a vu le jour tout d'abord la sémantique cognitive, qui traite essentiellement de sémantique lexicale, l'objectif étant de dégager des constituants cognitifs et psychophysiques caractéristiques d'un contenu mental, puis la sémantique cognitive et la sémiotique morphodynamique de Petitot entre autres. Il n'est nullement question dans le cadre de cet exposé de présenter ces diverses théories, ni de préciser en quoi elles se différencient. En revanche, ce qui les rapproche, c'est le fait de considérer que la signification ne résulte pas exclusivement de facteurs linguistiques, mais qu'elle implique la prise en compte d'autres paramètres, tels que la situation, la culture, etc. La capacité d'organiser la signification à travers le discours met en jeu un sous-système cognitif, corrélé à d'autres systèmes cognitifs, en particulier le visuel. Langage et perception se trouvent ainsi étroitement associés. De manière plus large, les aptitudes linguistiques ne

³⁷ Jean-Yves POLLOCK, *Langage et cognition, Introduction au programme minimaliste de la grammaire générative*, Paris, PUF, 1997, p. XVIII.

³⁸ Jean-Yves POLLOCK, *Langage et cognition, Introduction au programme minimaliste de la grammaire générative*, Paris, PUF, 1997, p. 1.

sauraient être totalement dissociées des autres capacités cognitives, même si la faculté de langage peut être en soi considérée comme innée.

La fonction prioritaire assignée au langage n'est plus la simple expression de la pensée mais, selon Catherine Fuchs, la conceptualisation du monde et/ou la communication. **Deux perspectives** essentielles se dégagent de cette approche, **l'une représentationnelle** qui rend compte de la manière dont se construit une représentation de la réalité, **l'autre dynamique et émergente** centrée sur les processus intervenant dans la construction de ces représentations.

C'est cette fonction représentationnelle du langage envisagée dans un cadre dynamique qui va désormais être examinée. L'étude portera sur l'expression de certaines relations spatiales dans une perspective contrastive allemand/français d'une part et d'un point de vue interne, en référence à la seule structure du français d'autre part.

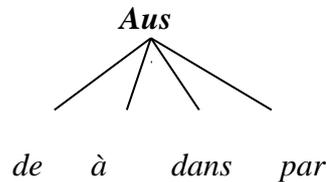
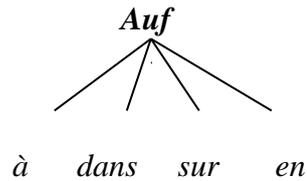
L'objectif est de tenter de déterminer de façon empirique, en se fondant sur l'observation des données, si la conceptualisation verbalisée de l'espace est imposée par la configuration de l'espace lui-même, ou si, au contraire, ce sont les langues qui permettent de le conceptualiser. Elles guideraient alors la perception, étant entendu que tout locuteur peut, dans les limites permises par chaque langue, orienter la manière dont il le conçoit, *la maison est loin du village/le village est loin de la maison*. Dans le premier cas, le point de référence à partir duquel est construite la représentation est *maison*, dans le second, il correspond à *village*. Enfin, une troisième hypothèse peut être envisagée, qui concilierait les deux autres, à savoir l'interaction entre perception, structures linguistiques et point de vue du locuteur.

Analyse contrastive de quelques structures spatiales en allemand et en français

L'analyse de compléments à valeur spatiale introduits par les prépositions *auf* « sur » et *aus* « hors de, de » en allemand et de leurs équivalents français met en évidence l'absence de correspondance systématique entre les deux langues :

Allemand	Français
<i>Auf</i> « sur »	
1/ Er ist auf der Universität	1'/ Il est à l'université
2/ Er ist auf dem Baum	2'/ Il est dans l'arbre
3/ Er ist auf dem Dach	3'/ Il est sur le toit
4/ Er ist auf dem Hof	4'/ Il est dans la cour
5/ Er ist auf Sizilien	5'/ Il est en Sicile
<i>Aus</i> « hors de, de »	
6/ Er geht aus dem Haus	6'/ Il sort de la maison
7/ Er trinkt aus der Flasche	7'/ Il boit à la bouteille
8/ Er nimmt die Butter aus dem Kühlschränck	8'/ a) Il prend le beurre dans le réfrigérateur b) Il sort le beurre du réfrigérateur
9/ Er ist aus Berlin	9'/ Il est de Berlin
10/ Er ist aus dem Fenster gefallen	10'/ Il est tombé par la fenêtre

Les diverses occurrences de *auf* et *aus* ont des correspondants multiples en français, comme l'illustrent les schémas ci-dessous :



1/ La relation spatiale exprimée par *auf* « sur » en allemand et ses équivalents en français

Dans les exemples proposés, il s'agit d'une relation statique impliquée par *ist* « est », qui fait intervenir deux protagonistes, le thème, *er* « il » et le site, *Universität* « université », *Baum* « arbre », etc., que l'on pourrait qualifier de superessive, compte tenu de la valeur de la préposition *auf* « sur ». En français, si elle peut être également rendue par une relation superessive, *sur* (3'), elle peut l'être aussi par une relation ponctuelle, *à* (1'), ou inessive, *dans* (2' et 4'), *en* (5'), cette dernière marquant l'intériorité, dont les limites sont présupposées par *dans*, alors qu'elles ne sont pas évoquées par *en*.

Par ailleurs, si l'on compare les exemples 2, *er ist auf dem Baum* et 2', *il est dans l'arbre*, on constate que la personne est perçue comme étant sur l'arbre en allemand (cf. *il est perché sur l'arbre*), tandis que, en français, elle est positionnée dans un volume que l'on peut supposer être constitué par les branches.

Dans 4, *er ist auf dem Hof*, et 4', *il est dans la cour*, la cour est envisagée comme une superficie en allemand, au contraire du français qui la pose comme un espace délimité, c'est-à-dire clos, ainsi que le montre l'emploi de *dans*.

L'utilisation respective de *auf* et de *en* dans 5, *er ist auf Sizilien* et dans 5' *il est en Sicile* vient du fait que la Sicile est conçue prioritairement comme une île en allemand, alors qu'elle est envisagée d'abord comme un espace, au sein duquel on se trouve, ou plus précisément comme une intériorité dans laquelle se situe la personne mentionnée, indépendamment du caractère insulaire ou non du lieu, *il est en France, il est en Corse*³⁹.

2/ La relation spatiale exprimée par *aus* « hors de », « de » en allemand et ses équivalents en français

De manière analogue, la relation introduite par *aus* en allemand est exprimée tantôt par *de* (6', 8'b, 9'), tantôt par *à* (7'), *dans* (8'a) ou *par* (10) en français.

Aus est inséré dans une structure de type dynamique incluant un verbe de mouvement, à l'exception de l'exemple 9, *er ist aus Berlin*. Elle comprend donc un thème, *er*, un site, *Haus, Flasche*, etc., et un objet dans la phrase 8, *Butter, er nimmt die Butter aus dem Kühlschranks*. Ces différents éléments sont reliés par une action qui entraîne une extériorisation impliquant une trajectoire spécifiée par *aus*. Cette trajectoire part de l'intérieur pour aller vers l'extérieur. En français, l'extériorisation n'est pas signalée par la préposition, *par* n'indiquant que l'étape transitoire du mouvement.

³⁹ L'usage de la préposition *en* ne sera pas traité dans le détail.

Les exemples 7 et 7', *er trinkt aus der Flasche, il boit à la bouteille*, 8 et 8', *er nimmt die Butter aus dem Kühlschranks, il prend le beurre du frigo/il sort le beurre du frigo*, 10 et 10', *er ist aus dem Fenster gefallen, il est tombé par la fenêtre* sont également révélateurs de la différence de conceptualisation de l'espace et du mouvement. Dans 7, la préposition *aus* indique que le liquide bu s'écoule de la bouteille, ou, en d'autres termes, signale la provenance du liquide présumé par le procès boire, alors que dans 7', *à* mentionne le point de réalisation de l'action de boire.

De même, la confrontation des structures 8 et 8' montre que l'allemand exprime l'extériorité par *aus*, *nehmen* « prendre » renvoyant à un simple déplacement. En français, elle est spécifiée par le signifié du verbe *sortir*, *de* ne précisant que le point de départ du mouvement, cf. *il sort le beurre du frigo* ou *il sort de la maison*. La structure *il prend le beurre dans le frigo* insiste davantage sur la localisation de *beurre*, l'extériorisation résultant de la conjonction du déplacement d'un objet, *prendre*, et du lieu où se trouve initialement cet objet avant d'être déplacé, *dans*.

La notion d'extériorité assumée, dans les exemples ci-dessus, par la préposition *aus* en allemand est relayée soit par le sens du verbe en français, *sortir*, soit par la combinaison des valeurs du verbe et de la préposition, *prendre dans*. Mais elle n'est pas prise en charge par la préposition *de*, qui ne désigne que le point à partir duquel est envisagée la localisation avant qu'il y ait mouvement ou non.

La mise en parallèle de ces différents exemples montre que :

1/ la relation à l'espace n'est pas conçue de la même manière en allemand et en français, bien qu'il y ait de toute évidence des points de recoupement, *er ist auf dem Dach/ il est sur le toit, er ist aus Berlin/il est de Berlin* ;

2/ l'espace naturel lui-même n'est pas toujours conceptualisé de façon analogue, malgré une configuration géométrique identique. C'est le cas de l'arbre ou de la Sicile, *er ist auf dem Baum/il est dans l'arbre, er ist auf Sizilien/ il est en Sicile*.

3/ l'espace construit peut être également envisagé différemment selon les langues, *er ist auf dem Hof/il est dans la cour*. Cependant, comme il s'agit d'un lieu construit, on pourrait objecter que c'est la différence de configuration due à des différences culturelles qui est à l'origine de la différence de représentation et de conceptualisation. Mais, si cet aspect peut effectivement jouer, ce n'est pas toujours le cas, et l'on peut considérer qu'une cour présente à peu près les mêmes caractéristiques en Allemagne et en France.

La langue impose donc bien en partie la conceptualisation de l'espace et des relations spatiales.

Examen de quelques structures spatiales en français :

1/ Expériences différentes et structures⁴⁰ linguistiques différentes

Les phrases *le bateau est dans la mer, le bateau est sur la mer* ne renvoient pas aux mêmes données. Dans le premier cas, le bateau a sombré, dans le deuxième cas le bateau est soit en train de naviguer, soit arrêté sur l'eau. On peut en déduire que l'expérience impose la

⁴⁰ Le terme structure est pris dans un sens relativement large. La différence ne repose que sur le choix de la préposition.

conceptualisation, d'où la distinction des structures linguistiques marquées respectivement par *dans* et *sur*.

Ici, on se situe sur un plan strictement objectif, et on pourrait en conclure que la perception de l'expérience en détermine l'expression linguistique. Toutefois, il est parfaitement concevable que dans d'autres langues, cette différence de réalité puisse être exprimée non par la préposition, mais par le verbe ou par la situation.

2/ Une même expérience et des structures linguistiques différentes, imposées par la langue

Ce n'est plus l'expérience elle-même qui réclame les prépositions *dans* et *sur* dans les exemples *il marche dans la rue, il marche sur les boulevards*, ni la forme des lieux en soi, puisqu'en allemand, on utiliserait *auf* aussi bien pour la rue que pour les boulevards.

En français, la langue permet de conceptualiser, grâce aux prépositions *sur* et *dans*, la différence de configuration des lieux et de poser les boulevards comme un espace ouvert et la rue comme un espace délimité.

3/ Une même expérience et des structures linguistiques différentes, choisies librement par le locuteur selon le point de vue adopté, et qui s'opposent

Dans des phrases telles que *Jacques est assis devant Paul, Paul est assis derrière Jacques*, la réalité objective est strictement la même. C'est le regard du locuteur sur la relation spatiale qu'entretiennent Jacques et Paul qui change, le point de départ de l'observation étant tout d'abord Jacques, puis Paul.

On ne se place plus sur un plan objectif mais subjectif, l'interprétation de la relation entre les deux protagonistes ne relevant ni de l'espace en tant que tel, ni du système linguistique, mais du seul choix du locuteur, ce dernier pouvant orienter la relation spatiale sous divers angles.

4/ Une même expérience et des structures linguistiques différentes, choisies librement par le locuteur, mais qui ne s'opposent pas. Ceci résulte de la dynamique de la langue et de la variation de certaines structures en synchronie

Il arrive, en effet, que les prépositions *à* et *sur* soient utilisées indifféremment, c'est-à-dire sans que le locuteur ait conscience d'un changement de sens, comme l'ont montré certaines enquêtes réalisées par des étudiants à propos d'exemples tels que *il est à Paris même, il est sur Paris même*.

Plusieurs hypothèses peuvent être envisagées pour tenter d'expliquer cette variation et la concurrence de plus en plus grande de la préposition *sur* au détriment de la préposition *à*. Il se peut qu'une modification de perception de l'espace soit en train de provoquer un changement de structure linguistique, *Paris*, compte tenu de son extension, étant alors conçu comme une superficie. Inversement, on pourrait supposer que l'alternance des prépositions face à une même relation spatiale impose progressivement une autre perception de l'espace. Dans le premier cas, les structures cognitives influenceraient les structures linguistiques, dans le deuxième cas, ce seraient les structures linguistiques qui conditionneraient les structures cognitives. Une troisième hypothèse est encore envisageable : l'alternance des prépositions *à* et *sur* résulterait d'une extension sémantique de *sur*, sans que cela ait une incidence directe sur la perception de l'espace, comme pourrait l'illustrer la diversité des exemples recueillis in vivo, *il fait le tour de Paris pour revenir sur le même point, avancez sur la caisse* (propos d'une caissière de supermarché adressé à un client). Dans ces exemples, *sur* ne renvoie pas visuellement à une superficie. On pourrait alors estimer qu'il y a une certaine indépendance des structures linguistiques et des structures cognitives.

En conclusion, s'il peut y avoir parallélisme entre structures linguistiques, structures perceptives et structures cognitives au sein d'une langue donnée, les structures linguistiques pouvant être interprétées comme reflétant une distinction expérientielle, *le bateau est dans la mer, le bateau est sur la mer*, cette congruence est loin d'être systématique, la langue étant susceptible d'imposer une représentation de l'espace qu'elle construit elle-même, rien n'obligeant dans la réalité des faits à différencier *rue* et *boulevards* face au processus de *marcher, il marche dans la rue, il marche sur les boulevards*. Enfin, il est difficile de prouver qu'un changement de structure linguistique s'accompagne obligatoirement d'un changement de structure perceptive et de structure cognitive, ou que ce sont ces dernières qui sont à l'origine de la variation linguistique, *il est à Paris même, il est sur Paris même*.

S'il est impossible de réfuter l'existence de liens d'interdépendance entre structures linguistiques et structures cognitives, les deux fonctionnant en interaction, on doit néanmoins poser une certaine autonomie des unes par rapport aux autres. Les structures linguistiques ne correspondent pas à des universaux au sens strict du terme dans la mesure où l'espace est « codé » différemment en allemand et en français, par exemple. Il paraît donc difficile de considérer que les structures cognitives préexistent à la langue, même si l'on peut estimer qu'un certain nombre de configurations et de positions spatiales sont susceptibles d'avoir une valeur générale, indépendamment de leur réalisation particulière selon les cultures⁴¹, cf. *maison, toit*, etc. Il en va de même des relations spatiales, sauf si on les réduit à des caractérisations extrêmement simples faisant intervenir des paramètres tels que thème, site, état, action, trajectoire, verticalité, latéralité, plan sagittal, etc.

Bien que l'espace soit une catégorie expérientielle universelle, la représentation que l'on s'en fait et donc sa conceptualisation, que cet espace soit naturel ou construit, semble, nécessairement passer par l'intermédiaire de la langue, cf. la distinction *campagne, ville, village*. La verbalisation de ces structures spatiales dans le discours met donc en jeu des structures cognitives construites, non directement motivées a priori par la réalité elle-même, en constante interaction avec des structures perceptives et linguistiques déterminées par des facteurs culturels et choisies en fonction du regard du locuteur, diversement selon les langues considérées.

Bibliographie

1. CHOMSKY Noam, 1971 (1^{ère} éd. The Massachusetts Institute of Technology, Cambridge, USA, 1967), *Aspects de la théorie syntaxique*, Paris, Le Seuil, 283 p.
2. CHOMSKY Noam, 1987 (1^{ère} éd. MIT, 1982), *La nouvelle syntaxe*, Paris, Le Seuil, 319 p.
3. CULIOLI Antoine, 1995 (1^{ère} éd. 1980), *Cognition and Representation in Linguistic Theory, Linguistic Theory*, Amsterdam/Philadelphia, Benjamins.
4. FUCHS Catherine, 2008, *Linguistique française et cognition*, Conférence plénière prononcée au Congrès Mondial de Linguistique Française. Texte paru dans les Actes du colloque, CD-Rom et WWW.linguistiquefrancaise.org.
5. MORFAUX Louis-Marie, LEFRANC Jean, 2005 (1^{ère} éd. 1980), *Nouveau vocabulaire de la philosophie et des sciences humaines*, Paris, A. Colin, 604 p.
6. PETITOT Jean, *Syntaxe topologique et grammaire cognitive*, http://www.crea.polytechnique.fr/Jean_Petitot/ArticlesPS/Petitot_langages.ps.gz.
7. POLLOCK Jean-Yves, 1997, *Langage et cognition*, Paris, PUF, 241 p.

⁴¹ Le terme *culture* est pris dans un sens général.